

L'archange

Dominique Gaucher

Numéro 65, automne 1995

Le rêve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13844ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaucher, D. (1995). L'archange. *Moebius*, (65), 41–43.

L'archange*

Dominique Gaucher

Dans la pénombre de la chambre, la lucarne dessine des carrés de lune blafards. L'air est frais, diaphane. Nous ne faisons pas de bruit, comme s'il fallait éviter de réveiller un quidam endormi. Pourtant, seules nos deux solitudes froissent le silence de cette maison qui m'est chère. Et pour ce que nous allons faire, il vaut mieux se passer de mots. Histoire de ne pas effriter davantage un amour aussi précaire, de ne pas égrener avec ostentation nos espoirs déçus, l'un et l'autre, ensemble ou séparément, mais séparément, surtout. Justement, ne rien dire, donner libre cours à la seule chose capable de se tenir debout toute seule, entre nous : la sensualité sans ambages.

Je ne sais pas si L. m'apparaîtra amaigri ou, encore, plus pâle qu'à l'accoutumée. Lors de nos étreintes au salon, il m'a semblé sentir ses vêtements flotter sans fin autour de lui. Sans doute a-t-il poursuivi son jeûne romantique, son suicide ambivalent, sa marche indolente vers un espéré nulle part. Peu m'importe, de toute manière, puisqu'il n'est pour moi que le fantôme peu ressemblant d'un autre évanescent, dissous dans la nature comme l'eau qui fuit d'une coquille vide.

Vide, c'est ainsi que je me sens en dégrafant mon soutien-gorge, sans précipitation, sans gêne, sans passion et sans artifice. Il ne faut pas charger ce moment d'une mise en scène élaborée : nous pourrions reculer. Nous nous demanderions, alors, comme éveillés au beau milieu d'un songe, s'il s'agit bien d'une nuit d'été, histoire de changer de propos et de chercher la raison, qui du vin, qui du

prétexte, aurait conduit nos pas trop près du lit. Ou bien nous serions, comme à l'ordinaire, bêtes et sans manières, et l'un de nous dirait : « Non, pas ce soir. » Après une telle déclaration, il faudrait laisser s'écouler un mois ou deux pour que l'un ou l'autre ose recommencer.

Ne pas se presser, mais ne pas s'éterniser non plus ! À trop m'appesantir sur l'absence de véritable chaleur, je risque de voir fondre l'archange translucide qui s'apprête à me faire l'amour. Faut-il réparer l'erreur, ces secondes perdues dans nos absences mutuelles, son désert à lui, le mien, territoire abandonné par un autre ? Faut-il, d'urgence, me retourner et l'embrasser ? Reculer d'un demi-pas, coller mon dos à ses flancs, traîtrise délicate, et toucher à ce qu'il lui reste de cœur ? Incapable de trouver l'amorce d'une telle audace, nue et désemparée, je fais plutôt quelques bonds de façon maladroit jusqu'au creux du lit et me blottis sous la couette.

L. n'est pas plus imagitatif que moi. Quelques secondes plus tard, il parvient au même point de chute, par le même chemin et dans le même état : frileux, inquiet sans qu'il n'y paraisse et souriant. Heureusement, il se décide à me caresser vaguement ; je ne réussirais pas à initier quoi que ce soit.

Déjà, c'est moi qui l'ai appelé. Appelé au téléphone – trouvé le numéro, signalé, cherché quoi dire d'intelligent –, appelé à l'aide, quoi. Et puis, je me suis préparée à l'idée de ce corps qui allait se pointer et chercher à mêler au mien son peu de substance. Me préparer à son haleine de Camel, à une nouvelle allure peut-être, à une barbe, à pas de barbe ou à une barbe pas faite ? Des milliers de petits chocs en perspective pour mon âme fragile. Ai-je bien fait de chercher auprès de lui un peu de réconfort ?

Rien ne me semble moins sûr, même quand, réchauffée par L., la fièvre me gagne, de la rainure des os jusqu'aux fibrilles des muscles. Qu'a-t-on à faire du désir quand l'aimé nous a quittée ? Pourquoi cette peau qui hurle, ce sexe qui s'échauffe, ces fourmis dans les jambes ?

La suite ? Je me rappelle la nuit qui s'est enfoncée en nous avec douceur, les bras de L., le geste délicat pour repousser la couette et me mouler à sa poitrine. Timide et simple, il esquissait un sourire désarmé, sans gaminerie. Nos corps se sont reconnus, enfants jumeaux de la tristesse, traversés des mêmes vents de l'absence. Nous nous l'étions

déjà dit : il ne pourrait naître d'amour de nous. À défaut d'amour, au creux de cette nouvelle nuit arrachée à l'improbable, nous cultivions la tendresse des corps désertés. Sa peau m'était-elle apparue plus pâle, ses membres, plus légers ? De ce corps toujours en partance, pourtant, à ce qu'il m'a semblé, émergeait plus de chaleur que lors de nos étreintes précédentes. Est-ce que... l'amour... ?

Je sais qu'une fois encore, il a trouvé le chemin de mon plaisir. De cela, je lui ai laissé la clef, seul gage qui puisse tenir dans son petit bagage. Enfant docile, L. a campé son rôle et le joue à demeure, ravi de s'extirper un instant de sa triste bulle. Me faire l'amour, alors, comme une échappée qu'il n'a pas cherchée, mais dont il connaît l'issue : éclater de puissance, homme. S'absorber tout entier dans son plaisir. Enfant désinvolte, s'occuper à battre la campagne comme un chien fou. Rêver, avant de retourner sous sa pelure.

Je dormais peut-être au moment où il s'est enfermé à nouveau. À mon réveil, des songes s'effilochaient, peuplés de familles heureuses. Puis, le matin s'est bousculé aux portes. Il fallait se hâter.

Ce n'est qu'une fois l'esprit ailleurs, et L. parti, tout emmitoufflé dans sa peine, que j'ai senti la vague calme et puissante de la plénitude m'envahir. Nourrie de l'élan, j'allais déferler à mon tour sur la journée naissante. Tous les signes de l'amour sans l'amour. Cette ovulation de pleine lune m'avait-elle remuée à ce point ? Ou était-ce de n'avoir pas plongé seule au cœur de moi-même ? Cela aurait-il suffi à frayer un chemin inattendu à l'espoir ? Incrédule, j'ai fermé les yeux pour savourer l'instant, reprendre au début : inattentive, dans ce carré de lune.

Il m'est alors venu à l'esprit l'étrange idée que si j'avais levé le regard vers la fenêtre, j'y aurais vu le visage discret de mon bien-aimé.

Dans le froissement du silence, j'avais fait l'amour avec lui, endormi au fond de ma mémoire.

* Ce texte a remporté le Prix de la meilleure prose 1995 de l'Association des écrivains de Laval.